

Marie-José Mondzain

La fragilité et le courage

3 Juin 2006

Espace campement Urbain. La force de l'art. Grand Palais.

Hou Hanru a choisi des artistes et non pas des œuvres. Sylvie Blocher et Campement Urbain occupent une situation singulière au cœur de cette série de choix d'artistes. C'est que Sylvie Blocher a elle-même un rapport tout à fait singulier à la notion d'œuvre et sa position me semble politiquement décisive à ce sujet.

Dans le cadre de cette exposition c'est nous les spectateurs, les visiteurs qu'elle met en scène en poursuivant une action créatrice de liens au cœur de la population de Sevran. Désormais elle nous fait une offre celle d'être partie prenante dans le déploiement des on œuvre ici même, dans l'espace de l'exposition et pendant le temps de l'exposition. C'est pourquoi je suis assez impressionnée d'être sollicitée comme citoyenne et comme philosophe pour apporter quelque chose à l'œuvre elle-même. C'est la première fois que je me retrouve dans cette posture (sauf peut-être avec Nicolas Frize qui, comme Sylvie, travaille au cœur de sa création avec la participation de ceux qui sont là présents ou qui viennent). Il m'est demandé d'engager ma propre pratique de la parole, d'engager ma présence de mon corps, de ma voix, et cela d'une certaine façon à titre d'œuvre. Je deviens auteur, en ce sens que je dois répondre, face à ceux à qui je m'adresse ici, de ce que je pense et de ce que j'énonce.

C'est impressionnant car cela donne toute son urgence politique à ma prise de parole et à celle des deux amis artistes qui ont accepté de m'accompagner.

Courage et fragilité, pourquoi ces deux mots me sont-ils venus ? C'est que je crois que jamais, de toute ma vie, je n'ai eu autant l'impression de vivre dans un pays découragé et terrorisé, déprimé et paniqué. Il règne presque partout sentiment d'impuissance, le sentiment que nous ne sommes plus des sujets c'est-à-dire des personnes capables. Capables de quoi ? capable de penser un monde, de le faire bouger, de l'inventer. La perte de la capacité, j'emploie ce mot de capacité à dessein, en pensant à Paul Ricoeur qui l'a utilisé dans un très beau livre intitulé « Parcours de la reconnaissance ». Il y parle, philosophiquement, de ce qu'il nomme « la phénoménologie de l'homme capable », c'est-à-dire l'expérience éprouvée du pouvoir que nous avons de commencer, d'être les acteurs volontaires et les sujets désirants du monde où nous vivons. C'est la capacité d'avoir des gestes inauguraux, d'être, comme le disait Hannah Arendt, des sujets doués du pouvoir des commencements.

Commencer c'est ne plus être la conséquence d'autre chose ou la

conséquence du désir d'un autre. C'est échapper aux déterminations implacables, aux mécanismes inexorables. Il est terrifiant d'habiter un monde où tout se déroule et nous donne l'impression que nous n'y pouvons rien. Être capable c'est pouvoir se retirer de l'acquiescement sans condition à tout ce qui se présente, c'est la vie consensuelle de qui ne crée plus ni n'invente.

La capacité de commencer ne vit que de la vie du désir lui-même. Sylvie Blocher a mis au centre de ses actions cette revendication de la vie du désir comme constituante de la vie des sujets. Le désir de commencement demande du courage et de la force. De quelle force s'agit-il ? Ce mot de force me gêne à présent parce qu'il a été saisi et choisi par toute cette exposition pour accompagner le mot art – la force de l'art-.

Qu'est ce que cela veut dire ? Chaque fois que j'ai posé la question je n'ai reçu qu'un vague sourire embarrassé ou un aveu d'ignorance.

Est-ce que les artistes sont forts ? Je crois que tout est fait pour qu'ils se sentent de plus en plus faibles. Leurs moyens d'existence sont de plus en plus difficiles et précaires aussi longtemps qu'ils ne se plient pas complaisamment aux mécanismes du marché et aux règles de la notoriété dictées par les industries audiovisuelles. Ils se sont battus et nous nous sommes battus avec eux pour les protéger de cette impuissance socioéconomique à l'occasion de la lutte des intermittents. Contre cette organisation de l'impuissance, j'ai trouvé la notion de fragilité très importante. Face à une utilisation de la force qui est entièrement au service du pouvoir, seule la fragilité permet de resituer la force des créateurs et par voie de conséquence la force de tous les sujets dans une toute autre perspective. Derrière le mot force, il y a deux choses : il y a les effets du pouvoir et les gestes de l'autorité. La distinction est capitale parce que quelqu'un qui a envie d'accéder au pouvoir aujourd'hui, hélas une femme, a osé dire pendant ces dernières 48h qu'il était temps de faire preuve d'autoritarisme. Ce contresens monumental vient d'une confusion entre le pouvoir qui veut faire plier et l'autorité qui se fonde sur la reconnaissance de la dignité de chacun. La reconnaissance d'une autorité n'est possible qu'à celui à qui l'on reconnaît la liberté de dire non. Accepter la domination d'une autorité c'est reconnaître l'égalité de tous les sujets en matière de dignité et de liberté. La confusion de cette autorité qui fait la force d'un auteur, est une indécence dans l'adresse à tous ceux qui souffrent, en répondant en terme d'autoritarisme est une trahison radicale de ce que signifie le mot autorité.

Le mot autorité renvoie à l'auteur et par conséquent au créateur. Le mot autorité renvoie à l'art. L'art a des auteurs, il y a une autorité de l'art mais l'art n'a pas de force, l'art n'a pas de pouvoir et je crois que toute l'autorité de l'art vient de la capacité à commencer qu'il tire de sa propre fragilité, non seulement de sa fragilité (et non pas de sa précarité) mais de son incertitude, de ses doutes, du fait que la puissance de l'art à vivre et à nous faire vivre tient à l'autorité qu'il confère aux gens à qui il s'adresse.

L'autorité, c'est le partage d'une capacité entre celui qui fait une proposition et celui à qui il la fait. C'est vrai que l'art a un pouvoir, le pouvoir de produire, de faire, de faire voir. Mais est-ce que cette capacité de faire et de faire voir est au service d'un faire croire, d'un faire faire et finalement d'un faire peur ou est-ce que cette capacité de faire voir se met au service d'un désir, de celui de donner à chacun sa puissance de commencement, son énergie inaugurale, dans les moindres choses : la cuisine, le vêtement, l'art s'il est artiste.

Mais dans la vie c'est chaque jour que nous perdons nos forces à nous croire incapables d'avoir un geste inaugural. J'avais envie de parler de cette fragilité et de dire à quel point il y a urgence aujourd'hui, parce que nous vivons dans un régime que j'ai choisi de nommer, la phobocratie - nous vivons dans la phobie, écrasés par le pouvoir de ceux qui gouvernent en nous faisant peur, en nous plongeant dans la terreur.

Les phobocrates ont peur eux aussi et ils ont décidé de régner par la peur en nous faisant peur. Ceux qui ont décidé que nous devons avoir peur ont peur de nous, nous leur faisons peur et ils ont surtout très peur des artistes. Sylvie me disait qu'en faisant entrer ici les habitants de Sevrans, elle avait suscité une certaine panique. Quant le réel se déplace et vient faire même pacifiquement la preuve de son existence dans les lieux organisés pour l'oublier, la culture se met à trembler terrifiée par les effets de l'art lui-même. Il y a dans les institutions culturelles une puissance terrifiante et terrifiée dévolue à la neutralisation de l'art. Le pouvoir est un exercice systématique au service de la conviction que nous sommes, non pas fragiles, mais que nous sommes incapables de nous défendre tout seuls, que nous sommes sans force, que nous sommes précaires. La force de l'art alors ? de quel côté penche-t-elle ?

Il y a une véritable industrie de la précarité indissociable de l'industrie de la peur. Faire peur, faire voir, faire croire pour faire peur, faire régresser. Cet effet de terreur généralisée, cet effet de panique quasiment mondialisée est là uniquement pour légitimer tous les abus de pouvoir, les effets de force, les appels à la police et maintenant,, même désormais les appels à l'armée ! La fragilité de l'art vient de ce qu'il est profondément désarmé, telle est la puissance des fragiles. C'est la puissance de ceux qui n'ont pas le pouvoir qui fait tellement peur à ceux qui ont besoin de la police et des armes pour s'assurer contre leur propre peur. C'est une peur industrielle, une industrie de la peur audiovisuelle, faire voir, faire croire et faire peur passe par une industrie que nous connaissons qui est celle des médias. Face à quoi, l'art, l'art de faire voir - qui est ici convoqué dans tout ce Grand palais nous renvoie à la question de savoir à quel endroit on nous propose nous-même de devenir une œuvre, de mettre en œuvre notre capacité inaugurale, de nous sentir enfin forts, forts car conscients du danger.

Etre conscient du danger nécessite du courage car pour vaincre la peur, c'est vrai qu'il faut du courage. Ne pas avoir peur ce n'est pas être intrépide, ce n'est pas s'entourer de barbelés, de tous les armes et de tous les murs qui protègent, de toutes les vaccinations contre l'autre. Ne plus

avoir peur, c'est avancer vers l'autre avec courage en sachant que toute avancée vers l'autre c'est un risque et ce risque, l'art est le seul à nous le faire aimer. J'ai voulu vous dire ces choses, car je les ressens avec une inquiétude grandissante et que je n'ai pas envie de céder à la peur, je suis ici pour parler avec vous de la fragilité que l'art partage avec la philosophie, avec tous les engagements dans la parole, tous les engagements dans l'échange. C'est pourquoi j'ai demandé à deux amis de venir pour témoigner à la fois de la fragilité et du courage qui les soutiennent dans des engagements respectifs bien difficiles et cependant tellement féconds.

Marie-José Mondzain a décidé pour son intervention d'inviter deux artistes: Claude BAGOE-DIANE cinéaste et documentariste, et Manuel DE SENA artiste et écrivain originaire du Cap Vert.

Claude BAGOE-DIANE est d'origine antillaise, à ce titre elle se situe comme un personnage de « l'entre ». Elle revendique l'accident, la fragilité, comme éléments constitutifs de son travail comme de son parcours. Elle travaille la vidéo selon des dispositifs qui mettent en « Je » l'autre.

En 1993, elle rejoint Alain Moreau, directeur d'étude à l'École Nationale des Arts décoratifs et animateur du canal interne de la Maison d'Arrêt de la Santé, Télérécontres. Claude y dirige un atelier culturel en milieu pénitentiaire : Cultures et immigrations, dans lequel interviennent, interpellés par un groupe de détenus, des personnalités des arts et des lettres (Cornélius Castoriadis, Malik Chibane, Jacqueline Fabien, Chris Marker, Tobie Nathan...). Puis elle réalise à la Maison d'Arrêt des Femmes de Fleury-Mérogis : Mille et une nuits, 5 heures de contes lus par des femmes détenues, et diffusés à minuit à la Maison d'Arrêt des Hommes de la Santé.

Depuis 2003 elle mène des projets avec les adolescents et les adultes du Centre de Placement Immédiat de Ris-Orangis.

Actuellement elle filme un groupe de parole de femmes immigrées, formé à l'initiative de Christine Davoudian, médecin en PMI en Seine-Saint-Denis : Accoucher en terre étrangères. Des femmes de toutes origines se retrouvent une fois par mois dans une petite salle de la PMI du Franc-Moisin pour échanger sur ce qui se joue entre hier et demain, ici et ailleurs, au moment où elles vont inscrire pour la première fois, un enfant en terre d'exil.

Parallèlement au film sur le groupe, Claude BAGOE-DIANE propose aux femmes d'enregistrer deux "lettre-vidéo": l'une adressée à leur

famille restée au pays, l'autre à l'enfant à naître Lettres d'aujourd'hui pour hier et demain.

Les femmes se sont saisies de ce dispositif avec beaucoup de pertinence et d'enthousiasme, d'autant qu'il leur est apparu comme le témoin indélébile de leur existence, pour elles qui sont majoritairement « sans-papiers ». Nous avons pu visionner deux de ces « lettres » : A mon premier amour, et Maman le silence est d'or.

Manuel DE SENA est ensuite intervenu.

Il est revenu sur son parcours, depuis sa jeunesse où il écrivait des lettres aux dirigeants politiques pour leur faire part de ses inquiétudes, de ses questions et de ses colères, en passant par sa jeunesse hip-hop, puis par la prison où il est resté 10 ans, temps dont il a courageusement décidé de faire quelque chose.

C'est ainsi que durant son séjour, il a commencé à construire sa place de créateur: par la lecture d'abord, puis par ce que Marie José Mondzain appelle des gestes inauguraux. Ainsi, il raconte comment on vend aux détenus de la viande et du riz mais pas de quoi les faire cuire. C'est en prison qu'il aura appris à faire du feu, un geste qui le relie à l'origine du monde, et a rendu possible le passage du cru au cuit, transformation symbolique garante de l'humanité des hommes, de la culture.

Durant sa traversée de lieux quelquefois inhumains, il a parlé des rencontres magnifiques qu'il avait faites et des personnes extrêmement humaines qu'il avait rencontrées. Cette période a été celle de l'écoute où il a appris le pouvoir de mots, notamment leur pouvoir libérateur et donc transgressif. Il s'est donc mis à la recherche de ces mots "volés" aux autres pour constituer un dictionnaire.

Suite à ce premier travail, il a décidé d'écrire avec ces "mots excellents" pour lui, mais aussi pour les autres, ceux qui lui ont inspiré ces récits tout comme ceux restés en prison. Documentaire, roman, fiction, revendications sont sublimés dans ses récits, seul moyen de transgression dit-il puisqu'on vole les mots, comme on vole sa place quand la société est injuste et le pouvoir violent.

Quelques remarques ont ensuite porté sur ce que c'était que se construire en tant que sujet.

Il faut être construit en tant que sujet pour prendre sa place, et cette construction est difficile en périphérie, dans les marges et les quartiers déshérités, tout comme dans les lieux riches et de pouvoir. Cette construction se fait dans un mouvement vers l'autre. On se construit dans l'altérité: on ne se construit pas tout seul. Tout sujet se construit dans sa relation à d'autres sujets, fussent-ils réels ou imaginaires. Et cela passe par la parole.

La discussion a aussi eu trait aux lieux dans lesquels cela était possible. L'art constitue encore, tout au moins en occident, un territoire encore permissif

où le sujet peut se construire au sens politique du terme.

Aujourd'hui pour faire de la philosophie, a conclu Marie José Mondzain, si on veut que ce soit politique il faut s'exiler de son propre champ. On pourra remettre en question les concepts philosophiques face au domaine de la création par exemple. La position de l'exil étant bien celle d'une constante navigation.

Selon elle, ce sont les personnes issues de la banlieue de la culture qui obligent les créateurs à oeuvrer.